

ÉLIETTE ABÉCASSIS

# UN COUPLE

*roman*

BERNARD GRASSET  
PARIS

*À Ethan, qui a inspiré ce livre.*

*Paris, mai 2022*

— Puis-je prendre place à côté de vous ?

Le vieil homme fixe le banc où est assise la femme qui se tient droite, l'air sérieux, une main posée sur sa canne ; le regard perdu vers l'horizon.

Elle se tourne pour l'observer : il est beau avec ses cheveux poivre et sel, abondants pour son âge, coiffés en arrière. Son sourire éclaire son visage anguleux, émacié, sa peau est parsemée de petites taches et ses yeux sont d'un bleu intense ; celui de droite a une expression sérieuse et grave, celui de gauche est joyeux.

— Je vous en prie, Monsieur, asseyez-vous.

Il la salue d'un petit mouvement de tête, considère ses pommettes hautes, sa bouche colorée de rouge, sa peau fine et parcheminée, ses mains ridées, aux veines apparentes. Elle lui sourit avec bienveillance.

Les cheveux coiffés en une savante mise en plis comme si elle sortait de chez le coiffeur, elle porte un pantalon léger et un twin-set en laine beige. Elle tente de se tenir droite, et de redresser son dos qui se voûte. Frêle, mince et vacillante, on dirait qu'elle va ployer comme un roseau.

Ils sont au jardin du Luxembourg : c'est là qu'elle aime venir, toujours au même endroit, à droite quand on fait face au bassin, à côté des rangées de chaises vertes.

À nouveau, elle regarde droit devant elle, l'air concentré. Son visage marqué par le temps, strié de rides profondes, reprend son expression sérieuse, comme si elle attendait quelque chose, ou quelqu'un.

Seule, elle est sortie de chez elle, a remonté la rue Lhomond, descendu la rue d'Ulm jusqu'au Panthéon, puis elle a emprunté la fastueuse rue Soufflot jusqu'au jardin du Luxembourg ; avant de s'asseoir sur le banc où elle aime se reposer et rêver, devant le bassin où voguent les bateaux miniatures, téléguidés par les enfants. C'est ici qu'elle somnole, réfléchit et se plonge dans ses souvenirs. Dans sa jeunesse, elle empruntait la grande allée pour se rendre à la Sorbonne où elle étudiait, aux réunions féministes dans les cafés du Quartier latin et le soir aux clubs de jazz à Saint-Germain.

Elle lève les yeux et considère avec intérêt l'homme qui a pris place à côté d'elle. Il est habillé d'une façon élégante, avec une chemise blanche sous un pull en V et un pantalon de toile beige : des couleurs lumineuses et discrètes en cette matinée de printemps où il fait clair et les journées s'étirent.

Paris s'anime en vue des festivités de la commémoration de la Libération. Ce jour férié, beaucoup sont partis et elle aime la sensation de la ville vide : elle a connu bien des étés où régnait le silence dans les rues écrasées par la chaleur. C'était il y a longtemps, lorsque les saisons étaient encore des saisons, lorsqu'elles n'étaient pas encore passées les unes après les autres, si nombreuses et si pleines.

Assis l'un à côté de l'autre, ils se tiennent avec raideur, se meuvent avec lassitude, et semblent perdus dans un monde à part, un sourire figé sur les lèvres. Ils font l'effort d'être présents, mais tout est plus lent pour eux qui ne voient ni n'entendent plus très bien – signe que le réel s'éloigne peu à peu, et la vie aussi.

Il se tourne vers elle, lui sourit, avec tristesse et désolation. Elle le regarde, l'air perdu. Pourquoi a-t-il un hématome sous l'œil gauche ? Son insuffisance cardiaque lui rend la vie difficile. Il a glissé

sur le tapis du salon. Pendant des heures, il est resté là, sans personne pour le relever. Après cette chute, il a eu des escarres et depuis, il se déplace lentement. Il a du mal à marcher, à cause de l'arthrose. Parfois il l'oublie, galope dans le couloir comme s'il était pressé et c'est ainsi qu'il a trébuché. Il est tombé de tout son long, s'est cogné la tête contre le coin de la table basse, en a gardé un stigmatisme autour de l'œil qui lui donne l'air d'un corsaire, d'un matador. Depuis, une aide à domicile vient l'assister mais il n'aime pas que d'autres touchent son corps devenu lourd, pesant et mou malgré sa solide charpente et sa musculature de nageur.

Il n'entend pas bien, les piles du sonotone se vident trop rapidement et parfois on tarde à les lui changer : alors il est surpris par les bruits qui surviennent avec acuité, comme si le son était trop fort et qu'il lui parvenait dans un vacarme assourdissant, auquel finalement il préfère le silence. Sauf lorsqu'il regarde la télé, passionné par les innombrables chaînes d'information qui sont pour lui comme une fenêtre sur le monde, ce monde auquel il n'a plus tout à fait accès – sauf à travers les souvenirs : ceux qu'il aime évoquer, du temps où il contribuait à le bâtir et à le rendre plus habitable, à travers ses projets. Une école, un hôtel de ville, pas mal de maisons, des appartements, beaucoup de

rénovations. Et ceux qui ne verront jamais le jour : les hôtels en Islande, en Amérique du Sud, des villas tout en verre, des tours insensées, érigées d'un coup de crayon sur ses planches d'architecte.

Elle tend l'oreille : elle non plus n'entend plus très bien mais par coquetterie, elle refuse d'être appareillée. Architecte, un beau métier. Comment imagine-t-il ses habitations ? A-t-il des visions ? Où trouve-t-il son inspiration ? Aime-t-il le Bauhaus ?

Elle s'interrompt alors que la sonnerie du téléphone retentit. D'un geste lent, elle l'extrait de son petit sac en cuir rouge, saisit aussi ses lunettes, qu'elle chausse pour appuyer sur les touches et prendre l'appel. Où es-tu ? Je m'inquiète, je t'ai appelée plusieurs fois, tu n'as pas répondu. Tu sais bien que tu ne dois pas sortir seule.

Elle pousse un soupir, regarde le jardin. Un vent léger fait bruissier les arbres majestueux et exotiques et les immenses séquoias qui le couvrent comme un toit d'ombres centenaires. Un rayon de soleil perce à travers leurs feuillages. L'air est doux, on se croirait presque à la campagne. Elle raccroche et replace précautionneusement le téléphone et les lunettes dans son sac.

— C'est mon fils, explique-t-elle. Il m'appelle dix fois par jour. Quand il était petit, il jouait ici. Il pouvait rester pendant des heures, juste avec quelques cailloux. De temps en temps, il en mettait

dans sa bouche, un jour même, il s'est étouffé, mon mari l'a sauvé grâce à la manœuvre de Heimlich.

Son mari... c'est ici qu'elle lui a annoncé qu'elle était enceinte de leur deuxième enfant. On ne peut pas dire qu'il ait sauté de joie. Et là-bas, près du bassin, ils se sont embrassés pour la première fois. Et sur ce banc, ils se sont rencontrés par un après-midi de mai. C'est la raison pour laquelle elle aime venir dans ce parc.

Elle passe une main dans ses cheveux pour les discipliner tout en le regardant, l'air grave.

— Comme c'est triste, dit-elle.

— Pourquoi, triste ?

— Ma vie me manque. Mon ancienne vie.

— Quelle vie ?

— Celle que j'avais avec mon mari et mes enfants. J'ai l'impression d'un vide permanent. Je ressens comme une injustice.

— L'injustice n'est pas là : l'injustice, c'est de vivre à contresens. De ne pas vivre avec son temps.

Elle ne répond pas. Il se demande si elle l'a entendu. Il répète, plus fort, elle sursaute et tourne son visage vers lui.

— Dans ma tête, j'ai vingt ans, murmure-t-elle.

— Comment, vous n'avez pas vingt ans ? demande-t-il en souriant.

— Pas loin de quatre-vingt-dix. Et vous ?

— Comme vous.



— Nous sommes vieux, n'est-ce pas ?

— Moins que quand nous ne l'étions pas...

Soudain, on entend une sonnerie de téléphone, c'est la musique de « L'Été indien », de Joe Dassin. Cette fois, c'est lui qui cherche son portable, au fond de sa poche. Mais il ne le prend pas à temps et la chanson s'arrête.

— Ce doit être ma fille, murmure-t-il. Elle m'attend, je crois.

Il la regarde soudain, l'air inquiet.

— Puis-je ?

Il ose lui prendre la main, délicatement. Il la tient quelques secondes avant de la porter vers ses lèvres, et il ferme les yeux, pendant un moment.

Et soudain il lui dit :

— Moi aussi, j'ai aimé une femme. Dès que je l'ai rencontrée, je lui ai proposé de m'épouser. Je ne la connaissais pas, je ne savais pas où elle habitait, alors je lui ai écrit une lettre...

Ses mains s'affolent et, en tremblant, il sort de sa sacoche une vieille enveloppe fatiguée, grise et perforée, de laquelle il extirpe un papier jauni plié en quatre, recouvert d'une écriture fine et penchée – qu'il lui tend et qu'elle prend, troublée.

Puis il s'appuie sur le banc pour se lever, manque de tomber, et il la salue, en inclinant la tête.

— Adieu Madame, dit-il. Ce fut un réel plaisir de faire votre connaissance.

Puis il part lentement, d'un pas hésitant.

Elle le suit du regard, alors qu'il s'éloigne dans la grande allée, vers l'entrée du jardin.

— À bientôt, murmure-t-elle, les larmes aux yeux.

*Port-des-Barques, août 2018*

Depuis la terrasse du petit lotissement perché sur le littoral, Jules relit la lettre qu'il a trouvée dans le tiroir du bureau qu'il partage avec sa femme : celle qu'il lui avait adressée juste après leur rencontre, en mai 1955. Le papier, épais, a résisté au temps, son écriture cursive aux lettres liées et un peu penchée est encore bien lisible. Il la découvre comme si c'était la première fois, le sourire aux lèvres, et s'étonne de son émotion à la relire tant d'années après, et aussi, d'avoir été tellement présomptueux lors de sa rédaction. Il la scrute avec attention pour déceler les effets perceptibles du temps qui passe, observe l'encre qui s'efface, les traits et les arrondis, devine certains mots rendus presque illisibles, caresse le papier jauni, le regarde par transparence sous ses mains tachées, usées. Il se dit qu'elle n'a pas vieilli, cette lettre, même s'il a bien du mal à la tenir, à cause des douleurs qui l'envahissent, et il est alors submergé de pensées morbides. Ses

membres lui pèsent. Une foule de petits maux res-treignent sa liberté. Alice le soigne et il s'en remet à elle, jour après jour. C'est elle qui compte les médicaments et les lui administre chaque matin : il ne sait même pas ce qu'il prend, il ne connaît ni les noms ni la posologie. Elle fixe les rendez-vous médicaux, les visites chez le kinésithérapeute, le coiffeur, l'ophtalmologue, le gastro-entérologue, et aussi les amis, la famille et tout ce qui concerne son quotidien. Depuis qu'il est à la retraite, il lui délègue l'ensemble de sa vie : elle est devenue sa mère, sa sœur, son amie, son médecin, son infirmière, son aide-soignante, sa psychiatre, sa cuisinière et sa secrétaire particulière.

Leur maison en Charente-Maritime est une habitation moderne aux murs blancs avec une grande baie vitrée qui donne sur l'océan, dont ils aiment contempler les couleurs, du matin jusqu'au soir, par temps orageux ou clair, du gris le plus sombre au bleu le plus limpide. Ils y ont emménagé pour leur retraite après que Jules l'a fait construire selon ses plans, telle qu'il l'a imaginée, dans sa ligne pure, traversée de lumière. Ils ont loué leur appartement parisien, ont acheté un petit pied-à-terre dans le Quartier latin, ont emporté leurs affaires, leurs livres, leurs habits et leurs habitudes pour élire domicile au milieu de nulle part, dans ce coin perdu qu'il a découvert lors d'un déplacement en

province. Il n'y a pas grand monde et l'endroit peut paraître désolé en hiver, mais ils s'y plaisent, font des courses et des balades sur l'île de Ré et de longues promenades vers le bord de mer, sur la pointe ouest, au phare des Baleines où l'on prend l'air du grand large en plein visage, un bout du monde que Jules aime bien.

Alice a fini par se faire à cette vie. Elle apprécie les couchers de soleil aux nuances de rouge, jaune et violet lorsque le ciel s'embrase à la tombée du jour comme une boule de feu qui plonge dans l'océan. C'est ici, dans cet endroit improbable, presque onirique, qu'elle s'est mise à collectionner les photographies et les documents de famille afin d'établir son arbre généalogique. Elle pourrait se perdre pendant des heures dans la contemplation de cette beauté atmosphérique qui ne se dévoile qu'au crépuscule et la peindre. Elle s'emploie, maintenant qu'elle en a le temps, à faire des recherches à partir des toponymes, des états civils, des actes de mariage, documents familiaux et photographies anciennes en s'aidant des sites de généalogie qui fleurissent dans le monde numérique. Comme une détective, elle mène une enquête sur son ascendance : elle est arrivée à reconstruire son arbre sur cinq générations. Elle est la fille d'Alexandre Edelman, professeur de lettres, et de Clara Aron, violoniste. Ses parents sont les

enfants de Moïse et Colette Edelman, et d'Étienne et Judith Aron, et les petits-enfants de Richard et Alice Edelman, Isidore et Simone Dreyfus, de Phalsbourg en Lorraine. Parmi ses ancêtres, elle découvre un marchand de tissus pour l'armée au temps des guerres napoléoniennes, un brasseur d'affaires ou « manieur d'argent » comme on disait alors, un confiseur lorrain, un vendeur de bestiaux en Pologne, et même un ministre, pédagogue et inspecteur général, qui a contribué à fonder l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses pour former des femmes enseignantes.

Pourquoi ce projet de reconstruire le passé ? demande Jules. À quoi cela peut-il bien servir ? Je n'ai pas une mémoire aussi précise qu'avant, je voudrais retarder le temps qui passe, ce sentiment que tout s'efface et à travers mes aïeux, j'aimerais ressusciter les morts. La connais-tu, l'histoire de ta famille ? À travers les mariages et les naissances, je tente de repérer les moments cruciaux où les destins se décident, parmi toutes les configurations possibles de nos vies antérieures, telles qu'elles évoluent parfois à notre insu. Parfois, je ressens cette forme de lassitude propre à la vieillesse, alors je me souviens de ma jeunesse. Je parviens à chasser la peur qui me paralyse et ce sentiment constant de courir après mon existence, afin de trouver ce bonheur incertain qui me saisit lorsque le temps s'arrête. Et

dans cette période nouvelle de ma vie, je ressens la nécessité de rester immortelle à travers la transmission qui ne peut exister sans le sens du passé. Par la généalogie, je me pose les questions essentielles, celle de l'existence qui se construit et se déconstruit. Moi je préfère la solitude, j'aime être au bout du monde dans une petite cabane, c'est là où je me sens le plus libre, car je ne dépends plus de rien ni de personne, ni de ce monde étrange dont j'étudie les mœurs, la vie et les coutumes depuis que j'ai pris ma retraite. Mais exister vraiment, je ne sais pas si j'en suis encore capable. Pour cela, il faudrait vivre et je crois que je n'en ai plus le courage. Je t'avais dit que je t'aiderais. Mais je me sens mal à l'aise avec tous ces morts. Qui est encore vivant parmi ces personnes ? Le suis-je à tes yeux ? Te souviens-tu du canapé-lit de notre petit appartement de la rue Mouffetard, où on riait, on pleurait, on vivait d'amour et d'eau fraîche ? Je me glissais près de toi, je murmurais à ton oreille que je te trouvais belle. Très belle avec tes cheveux sombres qui tombaient raides sur tes épaules, tes yeux de biche et ta douce odeur de vanille et de fleurs sucrées.

...